

On achevait les préparatifs, on enlevait la housse de gaze des lustres, on garnissait les jardinières ; M. de Lendeven agité, intérieurement souffrant, marchait dans le jardin, de long en large, absorbé par une pensée unique.

— Ma fille se sacrifie pour moi.

Stylite, qui l'aperçut et qui devina quelles pensées remplissaient son cœur, courut le rejoindre.

Elle lui parla de mille choses étrangères à ce qui allait se passer ; elle mit de la coquetterie dans son entretien ; elle prit à tâche de distraire son père de sa préoccupation douloureuse.

M. de Lendeven l'interrompt par un baiser :

— Ne mens pas, lui dit-il, ne mens pas !

— Elle baissa la tête et se tut.

— Ce mariage te fera mourir... dit-il.

— Non, mon père, s'il est dans les volontés de Dieu.

En ce moment un cri perçant se fit entendre, suivi d'une rumeur inquiétante, et d'un mouvement inusité.

Stylite crispa sa main sur le bras de son père.

— Ah ! dit-elle, c'est un malheur !

Elle s'enfuit vers la maison.

Les domestiques s'empresaient autour de madame de Lendeven qui venait de faire une chute des plus graves.

Elle rangeait dans une armoire le linge destiné à Stylite et que l'on venait d'apporter ; debout sur une chaise, les bras tendus et chargés d'un poids assez lourd, elle fit un mouvement faux, perdit l'équilibre, tomba, et en tombant se brisa la jambe.

Le médecin fut appelé en toute hâte.

Après le pansement qui fut long et douloureux, il se retira en prescrivant le repos.

Mais la nature de madame de Lendeven était essentiellement active ; ses souffrances, l'inopportunité d'un tel accident à la veille du mariage, redoublèrent sa fièvre ; à la fracture s'adjoignit bientôt une maladie grave, et qui mit ses jours en danger.

M. Sauvage n'osa se présenter dans les premiers moments, il se contenta de faire prendre des nouvelles de la malade.